

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

L'Été des charognes
La Dernière Saison du monde
Le Dialogue
Nîmo dans la nuit (avec Capucine Johannin)
Nous sommes maintenant nos êtres chers

SIMON JOHANNIN

Ici commence un amour



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2024

Non, de quelque façon que je vinsse à considérer
la chose, la saison n'était pas propice au suicide.

Yukio Mishima, *Confessions d'un masque*

L'auteur n'a pas bénéficié du soutien de la Fondation Jean-Luc
Lagardère pour l'écriture du présent ouvrage.
© Editions Allia, Paris, 2024.

J'AI perdu Gloria un soir de novembre. Novembre est un esprit depuis, un nom fait de la lumière d'une Lune étrange et pure, comme les reflets de cette mer où j'ai vu mille fois ses cheveux s'enrouler.

Un nom froid et doux, qu'on donnerait à un enfant que l'on voudrait aimer comme on aime une autre voix, qui pourtant s'échappera un jour, changera de couleur ou de timbre.

J'ai rebondi sur Novembre comme sur le capot d'une voiture qui m'aurait percuté de plein fouet, sans douleur. Le temps suspendu à mon corps suspendu dans les airs.

Je vis dans cet instant sans passé ni futur. J'observe devant moi la Terre qui s'étale de ses plaines, de ses lacs, ses villes, ses déserts et ses prairies.

Les aubes se changent en aurores, en zéniths, en nuages de crépuscules faisant fondre l'immensité d'un monde où la douleur n'existe plus vraiment.

Gloria. Soleil d'un matin s'éblouissant lui-même. Sourire de dents droites comme des arbres, empêchant ses collines de glisser.

Corps épousant la nature, se lovant en son sein, comme le font ces animaux ne sachant rien d'autre de l'hiver que leur cœur murmurant à peine.

J'ai perdu Gloria comme on perd un diamant, avec le regret de l'unique et du précieux. Avec la leçon qu'on ne vit pas que de richesse aussi, qu'il faudra toujours plus d'eau que de talismans pour survivre. J'ai aimé Gloria.

Son regard dans le mien, à la hauteur parfaite où, parfois, sans qu'ils ne le décident, la vie place deux êtres pour les faire grandir à une vitesse de planète, impalpable et énorme.

J'ai dansé avec Gloria la chanson douloureuse des amants, les mystères des mondes invisibles se parlant dans nos ventres, la joie extrême.

Mais Gloria quittait sa vie en tombant dans la mienne, et dans un effrayant délice je me laissais tomber avec elle. Nous ne voulions pas tomber. Je voulais ses pieds nus sur le sable de ces plages que je ne connaîtrai jamais, elle voulait mes mains enfouies dans les trésors immenses où la vie les invitait à plonger sans elle.

Nous sommes restés debout, et dans la nuit de Novembre elle est sortie respirer l'air sans moi. L'air d'un monde où je n'étais plus la spirale affolante et douce piétinant ses doutes, qu'elle ravalait ensuite à grand renfort de gin où se noyaient sa démarche et sa voix.

Gloria, orage étoilé sous ma peau, larmes divines s'écriant de miracle, boue acide d'un temple brûlé, détruit, étouffé sous ses cendres.

La vie peut-elle trouver plus grande que toi, la vie peut-elle agir sans ton sel.

T'as besoin de changer d'air. C'est ce que m'a dit Lorette quand elle m'a récupéré après dix jours de disparition où, regardant les nuages et les perruches à collier passer devant ma fenêtre, je n'avais rien fait d'autre que d'uriner dans mon lavabo (dans les toilettes il fallait viser, c'était trop fatigant. Ou bien s'asseoir, mais alors j'y restais des heures le pantalon sur les chevilles, à observer le carreau de verre dépoli que la porte faisait léviter devant moi).

C'est vrai que j'avais une sale gueule, la peau rougeâtre, les yeux collés par des croûtes séchées de tristesse.

Je puais, je pouvais le sentir. Non pas que ce bâton de dynamite enfoncé dans le cœur m'avait fait oublier toute base d'une vie saine, simplement j'avais couru vers elle dans un pull trop chaud pour la saison.

Je l'avais déjà plantée trois fois et elle n'était pas du genre à donner une quatrième chance à l'amitié d'un homme. Politiquement je n'avais pour elle rien d'une relation confortable, non pas que ça lui coûtait, c'était même beau de voir ce précipité de féminisme radical et lesbien tisser si sincèrement ses liens avec les plus naturellement disposés aux couronnes du patriarcat, mais ça restait à moi de faire attention à ne pas trop chier dans la colle. Je tenais à elle. Aussi, comme j'étais en retard, j'avais couru. Un exercice m'ayant passé l'âme et le corps sous une couche de pathos supplémentaire, sans nécessité aucune.

Lorette me regardait maintenant en tirant sur sa clope, son petit cœur de chaton serré en boule sous la peine qu'elle avait pour moi, les tatouages débordant des manches, sa grosse poitrine aplatie sous quatre mètres de bandes lui donnant l'air d'avoir des pectoraux de pompier.

– Je compatis mon gars, il n'y a rien de pire, bienvenue dans l'expérience de la solitude.

C'était vrai, j'en avais chié longtemps et très dur. Entre l'odeur humide des vêtements de l'enfance et les chaussures trouées de la vie d'après, le manque de pièces pour remplir le corps d'aliments, les rencontres tordues et autant d'amis morts que de doigts à compter sur les mains, je savais que ma charge karmique naviguait plutôt dans les eaux profondes du négatif.

J'avais jusqu'ici fait avec, à la cool, m'accordant une densité de circonstance, faisant mienne cette phrase du Funambule de Genet, On n'est pas artiste sans qu'un grand malheur s'en soit mêlé, puisque de toute misère se tisse une belle étoffe lorsqu'on écrit, que la création profonde ne prend racine que dans le malheur profond. Mais ça, le cœur brisé, la coquille de l'œuf répandue dans l'abdomen, les petits bouts qui remontent quand on tousse, le jaune sortant par le nez, le sang dans les joues, putain c'était terrible.

Personne ne m'avait prévenu et je le jure sans hésiter, j'aurais préféré un désert d'Atacama et une gourde de pisse percée que ce rouleau de pics d'acier qui, sous mes côtes, s'était lancé dans un massage perpétuel.

Gloria. Entrée dans ma vie par la sortie de secours, mon monde à ses pieds dans l'instant. Elle m'a dit Tu m'as appelée en se penchant ivre au-dessus de la table alors que je voyais son visage pour la première fois, me demandant par la suite si j'avais conscience du Genius qui, en écrivant, s'agitait par mes mains.

Elle sortait comme ça tout un tas de formules magiques, un peu pétées, mais qui, avec sa voix, son port de tête où trônait son superbe visage, prenaient une tout autre ampleur.

Un souffle, une tempête, un champ de fleurs rempli de mines.

Des explosions de terre et de coquelicots dans un soleil écrasant, rafraîchi par la brise. Ça sautait à chaque pas. À droite, à gauche, tombereaux de pétales déchiquetés en l'air, répandant partout le doux parfum de leur mort. Je n'ai pris aucune décision, surtout pas celle de me remettre à écrire, j'étais d'une passivité extrême face à l'existence.

Perché sur le dernier barreau de l'échelle de l'apathie, j'ai dit, pour m'offrir un petit grade de dignité, que je prenais un temps pour la contemplation avant d'agir de nouveau. Ce à quoi Lorette, très pragmatique, m'a répondu Bébé épargne-moi la disquette romantique, et dis-moi où t'en es exactement. Tu ressembles à un cadavre qui a froid quand tu parles.

Où j'en étais? Le monde s'ouvrait à mes pieds, dans son potentiel total.

Mais aucun intérêt, l'amertume terrorisante du goût de rien. Enfin si quand même, parfois, l'humour venait mettre son doigt dans mon oreille pour la secouer un peu.

J'ai regardé Lorette dans les yeux en essayant de garder forme humaine, mais voyant son air d'empathie mêlée de répulsion devant le chiot souffreteux que je semblais lui évoquer, je l'ai quittée rapidement.

J'avais envie de boire, et Lorette prend trop soin d'elle pour accepter de me voir m'abîmer sous ses yeux.

Enfin, j'étais content de l'avoir vue. Content de voir qu'après trois ans d'errance, il naissait en elle une lumière plus dense que jamais. Lorette s'était fait larguer à une semaine du mariage. On était allés choisir un costume ensemble, un complet en laine écossaise qui lui donnait un air professoral assez sexy. Et puis Ciao, chacun de ses organes avait explosé en comète.

Deux ou trois ans avaient passé et elle n'était pas morte. Je voyais ça comme un encouragement à ne pas essayer d'arrêter de vivre.

Je suis tout de suite allé au bureau. Le surnom donné à un café déjà trop rempli de scarabées s'agitant sur le dos trois ou quatre soirs par semaine, pour que je

prenne le risque de l'identifier sans y perdre ma place au bout du comptoir.

Plus exactement à côté des petites tasses, que je n'ai jamais vues servir autrement que comme shooters de Vodka-Get, la listérine des bienheureux.

Je n'ai jamais mis les pieds dans ce bar à l'heure où le perco tourne, mais toujours à celle où c'est bien la seule chose de propre dans ce taudis, machine des gens du jour nettoyée pour le lendemain, tandis qu'avec le soir le sol commence à coller aux semelles, que les chiottes puent invariablement la même odeur de pisse et d'entrailles vidées par la mauvaise cocaïne, et que je me dise mais Dieu du ciel, il y a vraiment des gens qui viennent manger ici ?

László était déjà là, un vieil album d'Alton Ellis en fond sonore, *Le Parisien* de la veille froissé dans ses mains, mâchouillant un croissant tout autant froissé, probablement de la veille aussi, à côté de trois autres n'en finissant plus d'agoniser dans la pаниère.

Désolant spectacle, qui m'aurait absorbé pendant des heures s'il n'avait levé la tête de la rubrique des faits divers pour me regarder, et me décocher ce sourire de dandy aux dents cassées dont il sait user avec charme. Il s'est tourné vers la fenêtre, a simplement dit, en s'adressant à moi, puis aux derniers rayons faiblards passant au travers de la vitre, Théo, le soleil, le soleil, Théo, avant de passer derrière le comptoir et de poser devant moi une bouteille de Super Bock, ce Perrier portugais, que je n'avais pas pris la peine de lui commander, sachant qu'elle allait arriver toute seule.

Il avait encore engoncé son joli cul dans un pantalon de cuir improbable, certainement sorti d'une boutique située au septième étage d'un immeuble obscur, dans

une rue impossible à situer pour un merdeux de province comme moi.

Idéal local pour n'importe quelle femme étrangère de passage à Paris, il ne tombait amoureux en retour que de celles ayant des coupes de cheveux indéchiffrables pour mon ascendance prolétaire et des Balenciaga aux pieds. Du moins c'était la tendance de l'année, ourdie par d'ombrageuses stylistes nourries à la poudre blanche et aux œufs mimosa, et avec qui il papillonnait régulièrement.

Mais précisons-le d'emblée, László déteste la mode et son monde, et rêve d'ouvrir une affaire dans un bled où les pommes poussent toutes seules, où les enfants mutilent les chevaux. Précisons aussi que ce qui me touche bien souvent chez un homme, c'est son paradoxe.

László et moi, bien qu'agissant dans le monde en qualité d'écrivains, cultivions une propension sincèrement démoniaque à la connerie, pilier fondamental sur lequel ma carcasse s'arrangeait pour tenir debout jour après jour.

On s'était rencontrés là-dessus, et sur les livres, dont on parlait quand même un peu de temps en temps, entre deux éditions des jeux olympiques de la débilité. De l'extérieur, on nous voyait comme un assemblage intellectuel cohérent, prometteur et joliment présentable.

Mais quand, trop bourré, je pissais dans ce qu'il restait d'un chiotte posé dans la rue, que László mettait sa chapka et ses lunettes de soleil au plus fort des nuits d'été pour essayer de délurer n'importe quelle entité nocturne en lui parlant, le plus sérieusement du monde, du prix du mètre carré de Paris sous ses pieds, ou que

je me faisais refuser l'entrée de prix littéraires où j'étais finaliste parce j'avais trop l'air de venir y gâcher la fête, je prenais le temps de confronter la réalité au pouvoir de l'image.

Ayant reçu à mon arrivée dans ce monde une invitation pour le dernier défilé Saint Laurent, j'avais découvert Paris par la grande porte.

Du grand couturier ayant donné son nom à l'empire ne restaient qu'une odeur planante de spectre et les débauches d'argent. Pour le reste, ça n'était pas à jeter non plus, et je découvrais qu'une paire de cuissardes recouverte de cristaux peut provoquer au cœur le même scintillement qu'une lame ou qu'un bijou.

Au premier rang devant, de jeunes acteurs, enfants d'acteurs, amants d'acteurs et neveux d'actrices. Moi derrière, moins à l'aise dans la représentation de soi, déjà fatigué à l'idée d'en faire trop pour de vrai, mais matant quand même l'assistance pour y flairer une interaction providentielle. De quoi rire un peu, passer un bon moment et, qui sait, peut-être coucher.

Arrivé en avance dans ce monde toujours pris par le chronomètre, je me suis assis à ma place, et j'ai lu les noms calligraphiés à la main sur chacun des cartons posés à côté de moi.

S'est installé à ma droite ce genre d'individu que les mondanités vous offrent pour que le temps fasse son affaire lorsqu'on est seul, et j'échangeai avec lui quelques bribes de conversation.

– Je suis là parce que j'ai écrit un roman, je comprends pas trop pourquoi on m'a invité.

– C'est pareil pour moi, je viens de sortir un EP. J'arrive à Paris, je connais personne.

– À ton avis, on se grille vraiment si on garde le costard sans le rendre au coursier?

On nous avait habillés de propre pour l'occasion, avec un costume inabordable pour nous mais qui nous allait bien et qu'on devrait renvoyer le lendemain, d'où mon hésitation.

Puis le show a commencé. Avant, j'avais eu l'occasion de voir Pierre Bergé trembloter sous une couverture. J'ai croisé son regard, ça m'a carrément fait flipper, ça et les cheveux de Catherine Deneuve assise à côté de lui. Zoë Kravitz est passée devant moi avec son mec de l'époque, deux bombes en lévitation au-dessus du catwalk allant se perdre dans la fumée du premier rang. Je comprenais que les gens riches le sont aussi parce qu'ils valent beaucoup d'argent, que ça se voit physiquement sur eux, sur leur visage.

Les mannequins ont défilé les uns après les autres, jeunes filles très jeunes, très minces, très peu vêtues, me donnant l'impression d'une version capitaliste du sacrifice de la vierge à l'oracle, ne manquaient que l'autel, la dague et un grand prêtre un peu allumé pour perpétrer les bons offices.

Une exposition de grâce et de prédisposition génétique à la maladie chronique, habillée de vêtements de prêt-à-porter sur lesquels une marge exorbitante serait appliquée afin que l'ensemble des femmes ne leur ressemblant pas, mais ayant l'avantage du goût et le portefeuille pour, puissent les acheter au prix que l'on estime être celui d'un peu de jeunesse.

Ensuite, je suis allé boire.

Entre mon arrivée à Paris et la publication de mon livre, je n'avais rien fait d'autre que de lire et pratiquer

des étirements pour ne pas me confondre avec cette banquette puant le patchouli qui me servait de canapé. Je sous-louais en banlieue grâce à un tout petit héritage le studio d'un journaliste radio un peu trop versé pour moi dans l'Amérique latine, et dans tous les autres pays où le communisme sauce Mao avait un jour laissé sa trace.

Je me voyais forcé de cohabiter avec un dâñ bâu ayant, selon ses dires, appartenu à Hô Chí Minh, une collection de calebasses à maté et des masques qu'il avait ramenés de la république démocratique du Bénin ou de celle du Mozambique.

Moi, petit blanc de la campagne, j'avais la désagréable impression d'habiter avec la panoplie d'un album de Tintin. Appartenant à une génération pour laquelle accrocher à ses murs les produits culturels d'anciens pays colonisés n'a rien d'une évidence, et craignant les esprits, j'avais pris soin de décrocher les masques pour les allonger tout en haut des placards du coin cuisine. Mais pour le balafon et la guitare-lune, j'étais bien obligé de faire avec.

Enfin, le type avait l'intégrale de Jack London en nouvelle traduction, ainsi que deux ou trois autres volumes à la couverture pas tout à fait rouge qui acceptaient de bien vouloir me parler d'autre chose que de la révolution des rouflaquettes. Oui, la révolution aussi, j'avais la flemme.

Pourquoi pas faire une promenade dans le paysage si ça se mettait en route, si c'était la fête dans le sang et pas la foire au pain saucisse, mais il faisait de toute façon trop froid dehors pour allumer la mèche.

Le journaliste habitait dans son bureau sur le même palier, où il avait ce qu'il faut pour survivre quand on

aime bien cohabiter avec les mites, et à part quand il me réveillait en sonnant à l'aube pour venir me taxer des cigarettes en slip, la bedaine en baudruche se tenant sous le tee-shirt et une boîte de sardines à l'huile entamée à la main, on s'évitait cordialement.

Il avait toujours rêvé d'écrire, j'écrivais, j'avais moins de la moitié de son âge, c'était déjà trop pour lui. Je suis parti avant que ça ne s'envenime vraiment, le jour où il n'a plus vu son paillason pourri se répandre devant ma porte.

Devenu blême (apparemment, l'insolite objet avait lui aussi appartenu à un secrétaire général émérite), je l'avais senti faire un effort pour garder un peu de classe, sachant quand même qu'on parlait d'un putain de paillason.

Mieux valait ne pas trop traîner sur le lieu du sacrilège. Mais pour l'instant, j'étais loin de ce traumatisme infligé sans le savoir. Je lisais, avachi à moitié contre le mur, à moitié sur cette banquette à la coriace odeur de patchouli.

J'étais à sec depuis presque six mois, pas une goutte d'alcool.

Je rentrais de Londres, où après avoir vécu trois ans de débauche extrême, j'avais eu la lumineuse idée de développer autre chose que mes addictions et m'étais mis à écrire.

Aussi, accoudé au bar, les deux ou trois demis avalés m'ont fait l'effet d'une drogue forte.

Dans la soirée suivant le défilé, je me suis vite perdu. Après quelques connivences de comptoir, faites de cette sympathie sincère qu'offrent parfois les espaces où l'on se sent privilégié d'être reconnu, je sentais qu'il devenait difficilement gérable pour moi de mener sur le

même front prestance et conversation et, finissant par comprendre que plus le temps passait, plus je parlais seul, je suis sorti marcher dans la constellation des feux tricolores et des phares de voitures.

LÁSZLÓ travaillait de temps en temps au bureau, à la fois par nécessité matérielle, pour le plaisir de garder un pied dans une réalité plus tangible que l'écriture, mais également pour le confort qu'offrait l'endroit, ses lumières tamisées attirant chaque soir les nuées amicales.

La hiérarchie de l'établissement était tout ce qu'il y a de traditionnel, le patron auvergnat qu'on ne voyait jamais tout en haut, les cuisiniers et plongeurs du Pakistan ou de la Côte d'Ivoire tout en bas, qu'on ne voyait pas vraiment non plus et qui disparaîtront du jour au lendemain lors d'un changement de direction, en silence, quelques billets en poche en guise d'indemnité. J'en voudrai toujours à ceux qui profitent de l'absence de choix de certains pour s'asseoir sur leur humanité.

László, les cheveux d'un brun noir de jais, la mèche fine lui tombant sur l'œil, la chaîne dorée épaisse, un brin ostentatoire, ornée d'une médaille de la Vierge en sautoir, le tee-shirt sans un pli, toujours noir et ajusté à ses muscles, enfin une allure de nos pères lorsqu'ils étaient jeunes s'ils avaient été bandits, ou eu un peu de classe.

Je dois préciser qu'à ce moment-là je n'entendais pas grand-chose à la littérature.

Je découvrais doucement ce monde où j'avais mis les pieds presque par accident.

Lui, c'était un spécialiste. Ça fusait dans tous les sens. Kawabata, Limonov, Cendrars, Sachs, Belloc, Calaferte, je n'y comprenais rien, si ce n'est une

certaine prédilection pour les hommes, à condition qu'ils soient suicidés, joueurs d'argent ou alcooliques. Bien qu'étant vivant, les jeux et l'alcool restaient pour lui les accessoires indispensables d'une vraie carrière dans la littérature, au moins autant que les livres eux-mêmes, ainsi que quelques bons costumes, une paire de santiags, noire, faut-il le préciser, et le goût du risque au volant.

C'était la première fois que je buvais avec lui, que je buvais vraiment depuis longtemps. Je rencontrai Curtis, gardien des nuits de cette ville, et Pablo, le gérant, la barbe toujours taillée de frais et le regard percé d'une gentillesse profonde, maintes fois médaillé d'or pour avoir eu les idées les plus lumineuses quand il s'agissait de mettre sa créativité au service du débile.

Un exemple entre mille, la fille du pied de Pablo. Une jolie rousse qui, comme un bon tiers du bar, travaillait dans la mode, et qui, comme un bon tiers du bar toujours, avait László dans le viseur depuis longtemps. Je m'en suis rendu compte parce qu'il n'arrivait plus à me parler le jour où il a croisé son regard. D'ordinaire peu réceptif aux contacts de ce genre, il arrivait parfois que, sous un faux air de fauve et sans se départir de sa réserve intrigante, toute son attention soit attirée par l'odeur d'une épaule, d'un sourire, avec lequel vivre une séquence intéressante de l'existence.

Je l'observais s'asseoir en face d'elle et de Pablo en lui proposant un verre qu'il ne payerait pas, puisque de toute façon on ne payait rien. (Dracula, un thésard alcoolique qu'on aimait bien, quand il n'avait pas l'idée d'éteindre ses cigarettes dans la nuque d'inconnus plus musclés que lui, avait une fois fait le calcul de ce qu'il

avait coûté au bar en quelques années. À raison d'une moyenne de quatre pintes et quatre shots par soir, pour trois cent jours de présence, on arrivait à environ douze mille euros par an, soit trente-six mille euros pour trois ans. Il trouvait l'endroit "inspirant" pour écrire ses idées.)

Pablo avait discrètement tendu sa jambe pour poser son pied déchaussé sur la braguette de László et lui palper l'entrejambe. László, penché sur la table et croyant la fille particulièrement téméraire, continuait de la regarder dans les yeux, jusqu'à se sentir durcir sous ce qu'il ignorait être le pied de son pote.

Pablo avait fini par lui faire mieux sentir son 45, László par partir avec la fille, et la petite rousse était devenue la fille au pied de Pablo, le seul à être traversé d'aussi brillantes idées.

Est-ce que tout ça est intéressant, c'est la question que je me pose à la terrasse d'un autre café à mille kilomètres de là, mille kilomètres d'une vie volée aux heures sombres et heureuses de nuits éclairées à la gnole et à la fraise des cigarettes.

Éteignant la troisième que je fume en observant un goéland s'acharner du bec sur un rat crevé, j'ouvre au hasard mon carnet pour relire quelques notes.

Je montai les quatre étages d'escaliers pour tomber sur mon reflet dans son jogging fatigué, sa paire d'espadrilles noires aux pieds.

J'ai vu à mes cheveux que j'avais bu la veille, et l'avant-veille aussi, László me rappelant avec le sourire que bien qu'étant habité par un fond d'anarchisme, ainsi qu'une grande admiration pour le soulèvement des peuples,